

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

VENDREDI 11 AVRIL.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Fahrenheit Centigrade

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Values: 7 h. du matin... 60 14, Midi... 64 16, 3 p. m. ... 86 25, 6 p. m. ... 66 17.

A LA FRANÇAISE!

Le lieutenant De la Touche, du 66e régiment appartenant à la première division de l'armée du Rhin, fut appelé au quartier général à la tombée du crépuscule.

— On m'a donné l'ordre, lui dit le chef d'Etat-Major, de choisir un officier pour une mission de confiance: je vous ai choisi.

Le lieutenant trembla de joie orgueilleuse. Etre choisi entre tous les officiers de sa division... et pour une mission de confiance. Quel honneur!

Vous allez prendre cinquante hommes, continua le général, vous les choisirez soigneusement.

— Ce seront les meilleurs soldats de la compagnie... — Non! il faut que ce soient les plus mauvais...

— Vous les rassemblerez sans armes ni bagages, vous les conduirez hors des lignes, et demain matin, dès qu'il fera assez clair pour que les Prussiens discernent que vous êtes désarmés tous, vous vous rendrez comme déserteurs.

Le lieutenant faillit s'écrier: "Alors pourquoi ne pas nous mener à la bataille!" Mais la discipline fut la plus forte; il se tut.

De la Touche quitta le quartier général, rassembla les plus mauvaises têtes de la compagnie, jeta sur le sol son sabre, ordonna à ses cinquante hommes de déposer leurs armes, puis leur fit un discours, un discours très bref, mais qui lui coûta beaucoup.

Pour la dernière fois, il échangea le mot de passe avec une sentinelle française et, suivi de son "troupeau" se dirigea vers le village de Vaugiennes, qui se trouvait dans la zone neutre à mi-chemin des avant-postes de l'ennemi.

La nuit était noire, l'unique rue de Vaugiennes absolument silencieuse. Le lieutenant De la Touche laissa ses hommes à l'extrémité française de la rue, et s'en alla en défilant. Les portes des maisons étaient ouvertes, une odeur de pétrole montait aux narines.

L'officier revint vers ses hommes, et les conduisit à l'épicerie du village, où ils s'installèrent. Pour lui, il marcha de long en large jusqu'à l'extrémité du village, jusqu'à la base du coteau, et tandis qu'il marchait, l'odeur de pétrole le saisit à la gorge. Le lieutenant continua en réfléchissant;

sant; machinalement, il se dirigea vers la maison d'où il avait dirigé la défense lors d'un combat l'avant-veille. La porte se trouvait fermée. L'officier tourna la poignée, et du coin de la pièce commune, une voix questionna en Allemand.

De la Touche tressaillit. Il y avait donc après tout des Allemands dans le village. Cela expliquait l'odeur de pétrole. La question fut répétée et De la Touche se rappela ses ordres.

— Je suis lieutenant de la division Montaudon, accompagné de cinquante hommes sans armes; nous désertons...

Ces paroles lui écorchaient la bouche. Il y eut un silence, puis la voix reprit, cette fois en français:

— Vous parlez bien fiévreusement pour un déserteur, j'ai employé l'allemand, croyant que vous étiez Prussien, mais je suis le curé de Vaugiennes, venez ici que nous causions.

De la Touche marcha vers le chevet du prêtre qui semblait à l'agonie, et lui conta son histoire.

— C'est bien d'obéir, fit le moine, après avoir d'un signe refusé tout espèce de soin, mais ici vous pouvez désobéir sans crainte. Vous pouvez débarrasser Metz de vos bouches, mon ami, vous n'avez pas besoin de déserteur.

De la Touche approcha sa tête de l'ecclésiastique épuisé... — Les Prussiens, n'est-ce pas, doivent venir cette nuit pour brûler le village?

— Oui, ils sont venus l'arrosé de pétrole, au crépuscule, mais il vont revenir tout à l'heure; écoutez: après le combat de l'autre jour, il y avait des morts dans la rue... des Français... par conséquent des chassepots. Les Prussiens descendirent du coteau pour s'emparer des fusils. Ils n'en trouvèrent pas un, je les avais cachés moi-même...

Le lieutenant pâlit de joie. — Oh, monsieur l'abbé? — Au cimetière... vous trouvez une tombe fraîche près de la porte de l'église; les chassepots sont dans la tombe, dans une toile imperméable; les cartouches aussi. Vite... Vite...

De la Touche se hâta, réveilla trois de ses hommes, qui réveillèrent les autres, et silencieusement les soldats se glissèrent autour de la tombe. Bientôt des pelles maniées vigoureusement, sonnèrent sur du métal; il y avait soixante-dix chassepots avec leurs baïonnettes et cent cartouches par arme.

Le lieutenant voyait avec plaisir ses hommes s'emparer des carabines, les emboîter à l'épaule, et manœuvrer les leviers.

Allons, dit-il, d'un moment à l'autre, les Prussiens peuvent avancer. Dix hommes sur la route de Lanvaux, dix sur celle de Servigneul, dix sur celle de Monray, les autres restent avec moi.

Vite de la Touche fit son plan. Il se glissa à travers la vigne, au flanc du coteau... Bientôt, il entendit des craquements de bois au-dessus de lui; les Prussiens descendaient sur Vaugiennes. Les craquements se firent plus forts... un mot d'ordre traversa l'air: "Sadowa."

De la Touche eut un petit rire, et rappa jusqu'au village aussitôt qu'il le put. Rejoignant ses hommes, il eut le temps de leur donner ses ordres avant que le martèlement des bottes germaniques ne troublât le silence de la rue déserte.

— A la baïonnette, laissez-les passer. Nous leur couperons la retraite. Les Prussiens marchaient en file. Ils étaient trente-cinq en tout. L'officier qui commandait portait une lanterne sourde. Il abattit le volet... et la lumière se montra... Les Allemands se séparèrent, fouillant les maisons béantes... L'officier prussien se dirigea vers la porte de De la Touche... Les rayons de sa lanterne tombèrent en plein sur la figure du lieutenant...

— Les Français, s'écria-t-il, chargez vos armes; et se jetant en arrière, il saisit la crosse de son revolver. Mais avant qu'il eût pu esquissier un geste de défense, De la Touche plantait sa baïonnette à travers sa lanterne et la lui accrochait en plein cœur.

— Vorwärts! cria De la Touche, moueure... et d'un coup de sifflet, il appela ses hommes à la rescousse...

Les Prussiens, surpris, et ignorants du nombre de leurs adversaires, s'adossèrent au mur d'une maison. Les Français les attaquèrent à l'arme blanche, sans leur laisser le temps de glisser un cartouche. Les combattants étaient dignes les uns des autres, mais c'était bon, après la honte de la soirée, de sentir une poitrine céder sous un coup de pointe... Bientôt, il n'y eut plus que six hommes debout, tous Français. De la Touche s'essuya le front.

— Bon travail! les Prussiens ne brûleront toujours pas Vaugiennes cette nuit!

Vivement il endossa l'uniforme de l'officier ennemi; ses cinq hommes l'imitèrent... A la faveur de la nuit, ils pouvaient passer par des soldats prussiens. Hardiment, par le sentier du coteau, De la Touche conduisit ses hommes vers les lignes allemandes. La petite troupe marcha sur les ceps, et bientôt un cri de sentinelle les arrêta:

— Wer da? — Sadowa, répondit de la Touche, imitant de son mieux l'accent allemand — les autres sont restés en bas!

Le lieutenant et ses hommes passèrent sans éveiller de soupçons. Ils s'arrêtèrent quelques deux cents mètres plus loin, et se jetèrent à plat ventre. Ils rampèrent lentement, prudemment, jusqu'à un feu de campement autour duquel des officiers en casaque à pointe étaient rassemblés. Alors De la Touche s'arrêta et murmura quelque chose; les cinq hommes s'immobilisèrent.

Ils attendirent pendant des heures. Soudain, le colonel de l'avant-poste parut, nerveux. Sur son ordre, un aide de camp parti en courant à travers les vignes. Il revint un peu pâle; De la Touche n'eut pas besoin d'entendre son rapport. Il avait dit dire qu'il n'était revenu que six hommes du détachement prussien. Le colonel agit rapidement, il jeta une fusée dans le feu, et bientôt la campagne entière retentit du bruissement et du cliquetis des armes. De la Touche sourit doucement; les déserteurs faisaient croire à l'armée d'investissement qu'une attaque en force était imminente.

Il toucha l'épaule de son voisin: — Une décharge quand je l'ordonnerai; puis à la baïonnette, dit-il.

Une compagnie allemande venait de s'assembler derrière le feu... puis une autre et encore une autre... — Armez!

Le commandement prussien retentit... les Allemands glissèrent une cartouche dans leurs armes. De la Touche voulait mourir à la Française, en beauté. Il attendit que les compagnies allemandes eussent reçu l'ordre de se déployer, puis cria: Feu!

Mais pas un des Français n'atteignit les baïonnettes. A son tour un officier prussien avait crié: Feu!

La décharge avait retenti; la fumée une fois dispersée laissa voir un petit tas d'hommes entre le feu et les rangs prussiens. L'aurore venait de se lever... L. VANCE.

THEATRES.

CRESCENT

La comédie "Busy Izzy" de Geo. Sydney remporte un grand succès au Crescent. Sydney possède avec lui une bonne troupe d'actrices, parmi lesquels se trouvent Carrie Webber, sa femme; Dick Hume et Maud Campbell.

ORPHEUM

Petit Billy, le plus petit artiste sur la scène du vaudeville continue avec succès ses représentations à l'Orpheum.

Quoique petit en stature, Petit Billy possède de très grands moyens d'amuser le public; il danse, il chante et l'on prétend qu'il est le nain le plus intelligent du vaudeville. Billy est un grand favori parmi les dames et les enfants et s'efforce particulièrement à leur plaisir.

Jerry Grady, Frankie Carpenter et Co. présentent leur nouvelle et ingénieuse comédie intitulée "Le Papillon" dans laquelle, le fils unique d'un vieil Irlandais devient amoureux d'une actrice; Oscar et Suzette, qui ont créé plusieurs nouvelles danses, et qui ont obtenu un si grand succès à Londres, sont aussi sur le programme. Leur numéro a reçu le meilleur accueil du public.

Les actes suivants compléteront le spectacle: De Witt Burns et Torrence dans "Le Reveil de Toys" une nouvelle façon d'introduire la danse; Mlle Lucile et son perroquet parlant, connu sous le nom de: "Cockie l'oiseau humain"; Seelye et West de bons comédiens et de nouveaux sujets de Cinéma parlant Edison.

La représentation est bonne du commencement à la fin et les artistes sont vivement applaudis.

Edition Hebdomadaire de "L'Abéille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

l'insolent personnage et d'une gifle retentissante, le jetai de côté. — La brute! Le charretier... hurla Ferdinand, il m'a fait mal!

Et, la douleur physique se joignant à toutes les tortures morales qu'il endurait, il perdit la tête.

Saisissant dans sa poche une petite revolver bull dont il était toujours muni, il le braqua sur François Thibaut et pressa la gâchette.

Marcelle avait vu le geste, deviné l'intention, elle s'élança et repoussant le bras de l'ingénieur, elle fit dévier le coup.

Résultats du Baseball

Table with 4 columns: Dates des parties, Won, Lost, Pct. Pelicans section.

Table with 4 columns: Won, Lost, Pct. Southern League section.

Table with 4 columns: Won, Lost, Pct. American League section.

LE JEU DE BASEBALL.

Mobile 2, Nouvelle-Orléans 0. La partie de baseball au Pelican Park était bien plus intéressante que celle de jeudi. Une foule énorme assista à la seconde partie de la saison.

Voici les résultats: Mobile... AB, R, BI, PO, A, E. Maloney, c. f. 4 1 1 2 1 1.

Totals... AB, R, BI, PO, A, E. New Orleans... 31 2 5 27 11 1.

Mobile 2, Nouvelle-Orléans 0. L'équipe de Mobile a gagné par 2 tours contre 0.

Birmingham 4, Nashville 3. A Birmingham... R, H, E. Birmingham... 20 000 914-4 2 3.

Atlanta 5, Chattanooga 0. A Chattanooga... R, H, E. Chattanooga... 000 001 010-2 5 1.

Memphis 1, Montgomery 1. A Montgomery... R, H, E. Montgomery... 001 000 000-1 4 2.

LA FETE DE CHARITE DE L'UNION FRANÇAISE.

Aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, aura lieu au siège de l'Union Française, 928 rue des Remparts, le feu sera donné par des dames patronesses de la Société au bénéfice de l'école gratuite et des pauvres. Le public est cordialement invité.

RAPPORT ANNUEL. Insurance Company of North America, de Philadelphia, Pa. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. United States Branch, Royal Exchange Assurance Company, de Londres, Angleterre. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Alliance Insurance Company of Philadelphia, Pa. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Fire Association of Philadelphia de Philadelphie, Pa. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. New Hampshire Fire Insurance Company de Manchester, N. H. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Orient Insurance Company de Hartford, Conn. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. The Hartford Fire Insurance Agency, Ltd., Agents. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

Avis à nos lecteurs

M. E. Boisseau de passage à la Nlle Orléans, serait désireux de donner des renseignements relatifs aux tableaux et aux portraits peints par son père, le Prof. A. Boisseau, ancien élève de Paul Delaroché, de Paris.

Le professeur A. Boisseau a peint et vendu de nombreux tableaux à la Nouvelle-Orléans en 1847-1848 et plus tard, vers 1855. Les personnes qui sont en possession des œuvres de cet artiste ou qui pourraient fournir quelques renseignements à ce sujet sont priées de se mettre en communication avec Mr. E. Boisseau à l'adresse de "L'Abéille", 323 rue de Chartres.

— Quand bien même, n'êtes-vous pas mieux que Roger, le représentant de M. de Clamont, son aide, son confident? — Je le crois.

— Ne puis-je me fier à votre respect, à votre loyauté? — Oh! si. Je vous suis infiniment dévoué.

— Elle fit gravement en levant sur lui ses grands yeux calmes et purs: — Je le sais. — Vous, avec le même ton lent et grave, elle lui posa cette question immense et inattendue: — Vous m'aimez, François? Thibaut reçut en plein cœur une formidable commotion électrique; il pâlit, il rougit, il manqua de défaillir, se ressaisit et fit enfin sur le ton grave de la question, cette réponse laconique. — Oui.

RAPPORT ANNUEL.

Insurance Company of North America, de Philadelphia, Pa. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. United States Branch, Royal Exchange Assurance Company, de Londres, Angleterre. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Alliance Insurance Company of Philadelphia, Pa. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Fire Association of Philadelphia de Philadelphie, Pa. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. New Hampshire Fire Insurance Company de Manchester, N. H. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Orient Insurance Company de Hartford, Conn. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. The Hartford Fire Insurance Agency, Ltd., Agents. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. New Hampshire Fire Insurance Company de Manchester, N. H. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Orient Insurance Company de Hartford, Conn. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. The Hartford Fire Insurance Agency, Ltd., Agents. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. New Hampshire Fire Insurance Company de Manchester, N. H. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Orient Insurance Company de Hartford, Conn. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. The Hartford Fire Insurance Agency, Ltd., Agents. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. New Hampshire Fire Insurance Company de Manchester, N. H. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

RAPPORT ANNUEL. Orient Insurance Company de Hartford, Conn. Pour l'année finissant le 31 décembre 1912, publiée conformément à l'acte 341 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane, approuvé le 15 mars 1913.

Feuilleton de l'Abéille de la N. O.

No 49 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

Suffisamment rapproché d'elle, il lui prit les mains d'un geste avide.

Cet acte brusque galvanisa la jeune fille. Elle poussa un cri et se dégagea d'une secousse nerveuse.

— Allez vous-en, monsieur, fit-elle la voix haute.

Ferdinand resta un moment pétrifié. Une sourde colère s'amonçait en lui. Comment il se serait humilié en pure perte, il aurait joué un rôle ridicule!

blement. Mais au moins, avant que je parte, dites-moi quand cessera ma pénitence, quand il faudra que je revienne?...

Et il tenta de se rapprocher doucement, à petits pas glissants. — Allez vous-en et ne revenez jamais, accentua-t-elle.

— Méchante! Vous me faites souffrir mille morts en quelques minutes!... Si je ne vous aimais pas aveuglément, si je n'étais résigné à tout, je ne serais découragé à vos premières rigueurs et je serais loin...

Marcelle souffrait visiblement de cette scène trop prolongée, ses lèvres frémissaient comme si elle s'efforçait de retenir des paroles éinglantes, et son agitation nerveuse devenait inquiétante.

Ferdinand se méprit à ces signes extérieurs qu'il envisagea sans doute comme précurseurs d'une détente favorable, et il s'écria: — Enfin, votre insensibilité se dissipe! Vous allez vous apitoyer sur ce pauvre homme, redevenir humaine et indulgente comme je vous aime!

Ce disant il s'avançait résolument pour prendre de nouveaux les mains de la jeune fille. Celle-ci se recula précipitamment tandis qu'elle gémissait d'un accent plaintif, exébrée.

— Ferdinand fixa avec des yeux égarés celui qui l'interpellait avec cette fermeté rude.

— François Thibaut! fit-il avec une surprise dédaigneuse.

Le jeune homme qui travaillait chez lui au modèle définitif de son moteur — il habitait comme nos lecteurs le savent l'une des parties de la villa jumelle — avait entendu d'abord une discussion violente et confuse, puis la voix de Marcelle s'était élevée frémissante, indignée et il accourait.

Le Fraisil, que cette arrivée inattendue mettait en posture humiliante et sotté, ne se connaissait plus. Il fallait qu'il se vengeât à tout prix.

Il regarda Marcelle, haussa les épaules et fit en ricanant: — Ah! Je m'explique à présent! Excusez-moi, je ne savais pas que vous habitiez avec lui!...

A peine cette parole outrageante était-elle proférée que François Thibaut bondissait sur

l'insolent personnage et d'une gifle retentissante, le jetai de côté. — La brute! Le charretier... hurla Ferdinand, il m'a fait mal!

Et, la douleur physique se joignant à toutes les tortures morales qu'il endurait, il perdit la tête.

Saisissant dans sa poche une petite revolver bull dont il était toujours muni, il le braqua sur François Thibaut et pressa la gâchette.

Marcelle avait vu le geste, deviné l'intention, elle s'élança et repoussant le bras de l'ingénieur, elle fit dévier le coup.

— Non! s'écria-t-elle. Pas comme mon père!...

La balle alla briser un pot de fleurs à trente pas sur la gauche.

— Ah! tant mieux! Je croyais, j'avais peur... Mais puisqu'il n'y a rien, je m'en retourne.

Marcelle et François ne dirent pas une parole pour retenir la brave dame qui s'en allait un peu à regret, sa curiosité n'ayant reçu aucune satisfaction.

Restés seuls, ils gambèrent quelque temps le silence.

Puis Thibaut s'enhardit un peu et dit: — Je vous prie, mademoiselle, de me pardonner mon intervention.

— Elle était nécessaire, répondit la jeune fille avec un franc regard.

Heureux de cet encouragement, il continua: — J'ai conscience d'avoir été brutal, mais en vous entendant outrager par ce misérable, j'ai perdu toute notion de mesure et je n'ai vu que le but immédiat à atteindre: lui briser la parole aux lèvres.

— Quand bien même, n'êtes-vous pas mieux que Roger, le représentant de M. de Clamont, son aide, son confident? — Je le crois.

— Ne puis-je me fier à votre respect, à votre loyauté? — Oh! si. Je vous suis infiniment dévoué.

— Elle fit gravement en levant sur lui ses grands yeux calmes et purs: — Je le sais.

— Vous, avec le même ton lent et grave, elle lui posa cette question immense et inattendue: — Vous m'aimez, François? Thibaut reçut en plein cœur une formidable commotion électrique; il pâlit, il rougit, il manqua de défaillir, se ressaisit et fit enfin sur le ton grave de la question, cette réponse laconique. — Oui.

— Depuis quand? — Depuis que je suis entré dans la maison de votre père.

— Vous avez dû beaucoup souffrir de mon caractère agressif, de mes railleries malignes? — Oui! Quelquefois... — Souvent! Je vous connais- sais mal... Pourquoi avez-vous toujours dissimulé vos sentiments? — Pour ne pas vous causer d'ennui. Je me jugeais indigne de vous.

— Quand bien même, n'êtes-vous pas mieux que Roger, le représentant de M. de Clamont, son aide, son confident? — Je le crois.

— Ne puis-je me fier à votre respect, à votre loyauté? — Oh! si. Je vous suis infiniment dévoué.

— Elle fit gravement en levant sur lui ses grands yeux calmes et purs: — Je le sais.

— Vous, avec le même ton lent et grave, elle lui posa cette question immense et inattendue: — Vous m'aimez, François? Thibaut reçut en plein cœur une formidable commotion électrique; il pâlit, il rougit, il manqua de défaillir, se ressaisit et fit enfin sur le ton grave de la question, cette réponse laconique. — Oui.

— Depuis quand? — Depuis que je suis entré dans la maison de votre père.

— Vous avez dû beaucoup souffrir de mon caractère agressif, de mes railleries malignes? — Oui! Quelquefois... — Souvent! Je vous connais- sais mal... Pourquoi avez-vous toujours dissimulé vos sentiments? — Pour ne pas vous causer d'ennui. Je me jugeais indigne de vous.